

C'est bien ça !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 39

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206317>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

comme si on était à la guerre pour de vrai, alors je fous le camp. Mais je veux bien revenir quand ça sera fini!

Pour voyager. — Les hoirs d'Adrien Borgeaud, imprimeur, à Lausanne, publient l'édition d'hiver de leur excellent et commode *Horaire du Major Davel*. Aujourd'hui où tout le monde roule sur les voies ferrées, une publication de ce genre est un article de première nécessité.

MAÎTRES ET DOMESTIQUES

La question des domestiques est toujours à l'ordre du jour; elle y sera longtemps encore. A présent, entre maître et domestique, les rapports sont un peu aigre-doux. A qui la faute, au premier ou au second? Un peu à tous les deux, sans doute.

Les maîtres prennent souvent leurs domestiques pour des esclaves; les domestiques, intervertissant les rôles, croient souvent que c'est à eux ou à elles qu'appartient le commandement. Avouez que dans ces conditions une entente n'est pas facile.

On se souvient de la réponse, demeurée légendaire, de ce cocher d'autrefois qui, remercié par son jeune maître, lui répondait avec une tranquille assurance :

— M'en aller? Non, monsieur. Je vous ai conduit le jour de votre baptême, je vous conduirai le jour de votre enterrement...

Rapprochez maintenant cette réponse tout antique de la demande que posait une domestique de couleur à une Anglaise qui cherchait une nourrice :

— N'est-ce pas vous la femme qui cherche une dame pour nourrir son bébé?

Et cette autre histoire, contée jadis par un chroniqueur parisien, si nous avons bonne mémoire :

Une jeune femme distinguée et de bonne éducation, obligée par les circonstances d'entrer en service, venait de faire paraître à cet effet une annonce dans un grand journal de Londres. Les offres affluèrent aussitôt. Mais il y en eut une qui la toucha plus que les autres. Elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle, je lis votre annonce, et il faut que je vous écrive tout de suite. J'admire votre courage, et je suis heureux de voir qu'il y a dans le monde une jeune fille ayant assez de bon sens pour comprendre qu'il n'y a pas de déshonneur dans le travail domestique. Je voudrais bien épouser une femme comme vous, si vous n'êtes pas trop vieille ni trop laide, et je suis sûr que vous n'êtes ni l'une ni l'autre. Voulez-vous me dire votre âge, votre teint, votre taille, votre apparence personnelle et si vous accepteriez pour mari un honnête mécanicien qui gagne 5000 francs par an? »

Un enseignement est à retenir de ces déclarations, et c'est celui même que l'on peut traduire par le proverbe bien connu : « Il n'y a pas de sots métiers; il n'est que de sottes gens. »

UN CHANSONNIER HEUREUX

Les ne courent pas les rues, les chansonniers heureux. Eh bien, vrai, ce n'est pas juste; la chanson n'est-elle pas le sourire du bon peuple.

Un chansonnier, cependant, n'eut pas trop à se plaindre de son sort : c'est Gustave Nadaud.

Gustave Nadaud fut aussi heureux dans sa vie que Béranger l'avait été peu. Il est né à Roubaix, le 20 février 1820, d'une famille de commerçants. Il fut envoyé à Paris, au Collège Rollin, où il resta plusieurs années. A dix-huit ans, on le rappela à Roubaix. Mais le comptoir ne lui souriait guère. Aussi s'empressa-t-il de regagner Paris, et son père lui-même vint s'y établir, comme négociant en tissus, sur la place des Victoires. Préférant le mètre poétique à l'aune du marchand, il élit domicile en plein

quartier Latin, s'attable avec les joyeux « escholiers », les égaie et les charme de ses premiers couplets.

A peine Nadaud eût-il commencé le brillant chapelet de ses chansons pour ne plus s'arrêter que les salons du second Empire se l'arrachèrent. Il était poète, musicien et chanteur tout à la fois. Invité partout, il faisait, après dîner, les délices des convives. Il s'installait au piano et il disait ce qu'il avait de plus nouveau. Il y avait souvent une surprise : de l'inédit. « Encore une, monsieur Nadaud. » Et il ne se faisait pas prier.

Les *Deux Gendarmes* eurent un succès étourdissant. On ne s'en lassait pas. Ils furent bissés, trissés partout. Ils firent le tour du monde. On les voyait cheminant, l'un, avec la sardine blanche, l'autre avec le jaune boudier, le brigadier, beau parleur, présomptueux, Pandore, l'inimitable Pandore, confiant et abandonné jusqu'à tomber de sommeil sur sa monture.

La muse de Nadaud renouvelait la chanson. C'est qu'elle était bien vivante et pas du tout portée à la mélancolie. Qui ne se souvient de l'*Aimable Voleur*, pastiche réussi du dix-huitième siècle :

Pardon, monsieur le voyageur !
Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route.
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets.

C'était ensuite le *Docteur Grégoire*, que Béranger n'eût pas désavouer :

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé,
Il n'a ni cordon ni grades,
Il est détesté
De la Faculté,
Il guérit tous ses malades.
Ah ! le bon docteur !
Il a un remède admirable :
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table.

Il faudrait citer tout ce répertoire si gaulois qui a réjoui plusieurs générations : *Nous sommes gris*, *le Melon*, *Aujourd'hui et demain*, etc., etc.

Après les *Chansons populaires*, venaient les *Chansons à dire*.

La fantaisie de Nadaud était des plus éclectiques. Elle allait du frivole au grave. Dans son œuvre légère, en vers ou en prose, il ne s'abaisse jamais à la gravelure. Il est galant, mais avec combien de mesure et de goût !

Gustave Nadaud connut plus que personne les joies et les émotions de l'amitié. Béranger fut fréquemment son correspondant et son approbateur. Lamartine, qui l'avait un jour convié à dîner, et qui n'avait pas su régaler ses invités, lui avait décroché une épigramme : il l'avait surnommé le « brigadier ». Voilà Nadaud courroucé et affligé. Et Lamartine de se hâter de cicatriser la blessure involontairement faite au chansonnier qu'il prisait infiniment.

Nadaud était un cœur généreux. On sait qu'il fonda, de ses deniers, avec le produit d'une de ses éditions, la *Petite Caisse des Chansonniers*.

On l'avait nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1861. Vingt-cinq ans après, la Société d'Encouragement au bien lui décernait une médaille d'or. C'était la plus douce des récompenses qu'il eût jamais reçues, avouait-il. Il faut que l'on sache que cet artiste, quelque peu sceptique, n'avait pas hésité, en 1870, à l'âge de cinquante ans, à s'engager comme infirmier à Lyon, qu'il avait suivi l'armée des Vosges, et plus tard celle de la Loire jusqu'à la catastrophe finale.

— Non, la chanson française n'est pas morte ! s'écriait-il après Béranger.

Et il le prouvait bien en la fécondant avec son double talent de poète et de mélodiste. Car il était musicien, et des meilleurs. Il disait aussi

dans la perfection. Ah ! sans doute, Nadaud ne flatta jamais les bas instincts de la foule. Il était effrayé de l'orgie lubrique où se vautrent les cafés-concerts, mais il appelait à l'aide quelque Paulus repentant et il ne désespérait ni de l'art de la chanson, ni du goût populaire.

C'est bien ça ! — La famille est à table. On parle d'une amie qui va épouser un veuf.

— Un veuf?... Qu'est-ce que c'est que ça ? demande la petite Ida.

— Un veuf, répond la maman, c'est un monsieur qui a déjà été marié une fois et qui a eu le malheur de perdre sa femme.

Déveine. — On parlait d'un journaliste qui a des trucs pour tous les embarras de la vie, sans pouvoir, en fin de compte, acquiescer ni réputation, ni fortune.

— Très habile, en tout cas, à se tirer d'affaire.

— Peuh ! c'est à peine s'il parvient à nouer les deux bouts.

— Il n'est pourtant jamais à court de ficelles !

Lausanne historique. — Chacun sait que Voltaire a passé deux hivers à Lausanne; mais on ignore généralement que Joseph de Maistre, le fougueux écrivain catholique, a habité la maison de la *Glisse* pendant près de deux ans, de 1795 aux premiers jours de 1797. L'auteur des *Soirées de St-Petersbourg* arriva à Lausanne avec sa femme et ses trois enfants, en 1793 et demeura d'abord dans la maison Cazenove, place St-Laurent, aujourd'hui maison du Cercle libéral.

Les voici ! — Encore un an qui file, file; qui file, file et disparaît ! Voilà ce que vous rappellent les almanachs. Il sont déjà là. Sur notre table *L'Almanach helvétique* (S. Henchoz, éditeur, Lausanne) nous sourit. Il a figure si avenante, qu'on lui pardonne de venir si tôt. On le feuillette, on lit en faisant arrêter aux gravures, on cherche à répondre à ses questions, on s'intéresse à ses concours, et, sans s'en apercevoir, on arrive à la dernière page. Et l'on en voudrait encore. Mais soudain on se rappelle que *L'Almanach helvétique* ne coûte que 20 centimes, et l'on se dit que l'on en a eu largement pour son argent.

AU THÉÂTRE. — Nous avons eu hier, Max Dearly, l'inimitable premier comique des Variétés. C'est Baret qui nous l'a amené. Au programme, *Chonchette*, l'opéra bouffe de de Flers et Caillavet, musique de Claude Tenotte, *Le Muffle*, comédie burlesque de Guitry; enfin, *Au bout du fil*, un acte de Zamacois. Ce fut une soirée délicieuse, où le rire eut naturellement la grosse part.

Allons rire ! — Où ? — Au Kursaal. M. Tapie nous redonne *Miss Bridget*, avec Ridon, Mme Franco, puis Villa, et aussi de nouveaux artistes : Miss Blossom, M. Géo, M. et Mme Selric. Et il y aura également les délicieuses « Kursaal Girls », vous savez bien, les petites Anglaises.

A côté de cela, des attractions sensationnelles et, au Cinéma, des vues toutes nouvelles.

Dans la salle la cabine du Cinéma a disparu, elle laisse une série de belles places de face; les chaises volantes sont remplacées par des strapontins automatiques à bascule, la galerie est garnie de stalles fixes et toutes numérotées. Des ventilateurs ont été posés.

Demain, dimanche, matinée et soirée.

Théâtre « Lux ». — La réouverture du charmant petit théâtre de St-François a eu lieu hier, vendredi. D'importantes transformations y ont été apportées; la salle entièrement restaurée a été munie d'un système complet de ventilation; puis les appareils complétés d'une façon très heureuse. Le répertoire de la saison comprend, outre les actualités, de superbes vues inédites, instructives et amusantes.

La nouvelle direction du *Théâtre Lux*, au courant des goûts du public lausannois, lui réserve, paraît-il, d'agréables surprises.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.